

LA VIE,
tout
simplement

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La vie, tout simplement / Jacques Paré

Nom : Paré, Jacques, 1944- , auteur

Paré, Jacques, 1944- Un clan tissé serré

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Un clan tissé serré

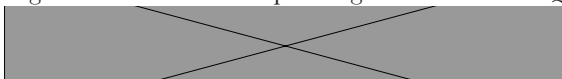
Identifiants : Canadiana 20240029577 | ISBN 9782898670244 (vol. 1)

Classification : LCC PS8631.A7435 V54 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

JACQUES PARÉ

LA VIE,
*tout
simplement*

★ *Un clan tissé serré*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*J'aimerais dédier ce roman à
ma fille Stéphanie, ma première lectrice.*

*Aussi, je remercie mon épouse Ginette
pour son soutien et ses judicieux conseils qui
m'ont guidé tout au long de l'écriture de ce roman.*

*Finalement, mes remerciements à ma famille
ainsi qu'à mes amis et amies pour leurs encouragements.*

Les principaux personnages

Roméo Cloutier : Veuf, 63 ans, père de Germaine, Armand, Lionel et Colette, retraité de la Commission des liqueurs (SAQ) de la ville de Québec.

Germaine Cloutier : Fille aînée de Roméo, 35 ans. Au décès de sa mère, elle a pris sa famille en charge.

Armand Cloutier : Fils de Roméo, 25 ans, marié à Françoise Marchand, employé de la Commission des liqueurs (SAQ).

Colette Cloutier : Fille de Roméo, 23 ans, célibataire, commis aux ventes pour la Compagnie Paquet, rue Saint-Joseph dans le quartier Saint-Roch.

Lionel Cloutier : Fils de Roméo, 21 ans, apprenti mécanicien à la station-service Fina de Jos Bernier.

Roger Cloutier : Frère de Roméo, dans la cinquantaine avancée. Trente ans plus tôt, il est parti pour les États-Unis afin de se trouver du travail. Marié à Maureen, il a deux enfants devenus adultes : Michel et Cathy.

Jacqueline Cloutier : Sœur de Roméo, dans la cinquantaine, mariée à Jean Mercure, médecin.

Françoise Marchand : Épouse d'Armand Cloutier.

Jean Mercure : Médecin, époux de Jacqueline Cloutier.

Jos Bernier : Propriétaire de la station-service Fina, patron de Lionel.

Juliette Bernier : Fille de Jos Bernier, célibataire, coiffeuse.

Robert Bernier : Fils de Jos Bernier.

Pierrette Lachance : Servante au service de Jacqueline et Jean.

1

Printemps 1953

Comme à peu près tous les matins de la semaine, sauf le dimanche, bien entendu, Lionel Cloutier se réveilla vers les six heures. Était-ce l'odeur des *toasts* et du gruau que sa sœur Germaine était en train de préparer, ou encore les quelques rayons de soleil qui réussissaient à filtrer par la petite fenêtre de sa chambre donnant sur la cour arrière qui l'interpellèrent ?

Quoi qu'il en soit, il aimait bien se réveiller tôt, même s'il ne commençait son quart qu'à huit heures et qu'il ne résidait qu'à quelques minutes à pied de son lieu de travail. Il adorait cette petite période au lit avant de débiter sa journée, moment pour lui de réfléchir à sa vie, ses projets et ses amours.

Ce matin du 1^{er} mai 1953, il pensait, et ce, depuis un certain temps d'ailleurs, à demander une petite augmentation de salaire à son patron. Depuis trois ans déjà, il travaillait comme homme à tout faire pour Jos Bernier, propriétaire de la station-service Fina du chemin de la Canardière. Le problème était qu'il ne savait pas trop comment aborder ce sujet avec son supérieur, qui était difficile d'approche, exigeant et proche de ses sous. Lionel hésitait aussi parce qu'il se croyait en dette envers M. Bernier, qui lui avait donné sa première chance. À l'âge de dix-huit ans, pas nécessairement porté sur les études, mais passionné pour les autos et la

mécanique, il fut engagé par Jos Bernier comme homme à tout faire et apprenti mécanicien au modeste salaire de trente-cinq dollars par semaine, ce qu'il trouvait raisonnable, compte tenu de son âge et de son inexpérience. Cependant, après trois ans à être un employé modèle, travaillant, assidu, s'acquittant maintenant d'à peu près toutes les tâches de mécanique, il trouvait curieux de recevoir le même salaire qu'à ses débuts. L'autre raison qui le faisait hésiter, c'était qu'il aimait secrètement Juliette Bernier, la fille de son patron, et qu'il ne voulait pour rien au monde déplaire à celui-ci et se le mettre à dos.

Âgé de vingt et un ans, de taille moyenne, cheveux noirs bouclés, presque toujours de bonne humeur, il impressionnait les gens avec ses beaux yeux bleus. Ce dernier d'une famille de quatre enfants vivait avec son père Roméo, un veuf âgé de soixante-trois ans, retraité de la Commission des liqueurs, sa sœur Colette, de deux ans son aînée, et finalement sa sœur Germaine, qu'il considérait comme sa mère, puisque celle-ci avait pris la maison en charge au décès de cette dernière, alors que Lionel n'avait qu'un an.

Armand habitait à l'étage de la maison paternelle depuis son mariage, deux ans auparavant, avec Françoise Marchand.

Françoise considérait la famille d'Armand comme sa propre famille, car fille unique, elle avait perdu sa mère étant toute jeune et avait été élevée par son père, qui était décédé quelque temps avant qu'elle rencontre Armand. Il ne lui restait plus qu'une tante du côté de sa mère, qu'elle n'avait jamais fréquentée.

Donc, toute la famille Cloutier habitait cette petite maison de deux étages située sur la 9^e Rue, dans le quartier Limoilou, qui était en quelque sorte le prolongement du centre-ville de Québec et était souvent comparé à New York, avec ses rues, ses avenues et le chemin de la Canardière qui le traversait en diagonale, tout comme Broadway traverse New York.

Limoilou était un secteur autonome de la ville de Québec, où les gens s'approvisionnaient à leur épicerie, leur boucherie, leur boulangerie, leur biscuiterie, leur tabagie, et fréquentaient la cordonnerie et le barbier du coin. Sans oublier les vendeurs itinérants qui, durant tout l'été, parcouraient les ruelles du coin. Tout comme le vendeur de fruits et légumes avec sa charrette tirée par un cheval, qui criait haut et fort ses produits, les plus belles patates, carottes et fraises, les plus beaux choux et navets pas chers, pas chers, de même que le vendeur de glace qui remplissait les glacières de ceux qui n'étaient pas encore équipés d'un réfrigérateur et que tous les gamins de la ruelle suivaient afin de ramasser les morceaux de glace qui tombaient de la charrette. Il ne fallait pas non plus oublier le «bonhomme parapluie», comme les gens l'appelaient, qui faisait sonner sa grosse cloche tout en marchant afin d'avertir ceux qui avaient un parapluie à réparer ou un couteau à aiguiser qu'il était là pour eux. Bref, les gens avaient le bonheur facile.

Roméo était de petite taille, presque chauve; il avait acquis cette maison à la naissance de sa fille Germaine, au début des années 1920. Ce bâtiment de deux étages abritant deux familles était typique des résidences de ce quartier. À l'avant, on y retrouvait une petite galerie étagée, où en été, les familles se retrouvaient après le souper pour prendre l'air avant l'heure du coucher. Un petit terrain gazonné la séparait du trottoir. À l'arrière, on notait deux galeries avec un petit hangar pour chaque logement et une petite cour bordée par une ruelle. Toutes les rues du quartier étaient séparées à l'arrière par une ruelle, dans laquelle les cours se faisaient face.

Ayant terminé ses réflexions et s'étant habillé pour le travail, Lionel se rendit à la cuisine, où son père était déjà en train de déjeuner et où Germaine écoutait la radio au poste CKCV avec l'animateur vedette, Saint-Georges Côté, qui commentait les nouvelles du matin.

Colette, qui avait déjà terminé son déjeuner, se préparait à partir pour son travail. Très féminine et séduisante, cette jolie jeune fille de vingt-trois ans, aux cheveux brun clair et aux yeux noisette, attirait les regards. Elle travaillait depuis deux ans déjà comme commis au rayon des vêtements pour dames au magasin de la Compagnie Paquet sur la rue Saint-Joseph, dans le quartier Saint-Roch. La Compagnie Paquet était à cette époque un magasin à grande surface, comme on les appelle aujourd'hui. Ce grand commerce comportait deux entrées principales, soit une sur le boulevard Charest et une autre sur la rue Saint-Joseph, en face de l'église Saint-Roch. Avec ses soixante-douze rayons de vente qui couvraient une surface d'environ 200 000 pieds carrés de plancher, ses six ascenseurs et son escalier roulant, il fournissait du travail à près de 800 personnes.

Colette, qui partait normalement pour son travail vers sept heures trente, était déjà prête à sept heures, et semblait pressée de partir.

— Coudonc, Colette, t'es donc ben pressée d'arriver au magasin à matin ! Si ça continue, tu vas coucher là, lui dit sa sœur Germaine. Y aurait-tu quelqu'un que tu aurais hâte de voir là ? ajouta-t-elle.

— Voyons donc, Germaine, qu'est-ce que tu vas imaginer là !

— Arrête donc de l'étriver, Germaine, dit son père. Si elle est en amour, elle finira bien par nous le présenter, son amoureux.

Roméo était toujours prêt à défendre sa Colette, que l'on disait sans défense et sans défaut. Sur ce, Colette quitta la maison familiale en saluant tout le monde.

— Bon, es-tu prêt pour ton gruaud ? demanda Germaine à Lionel, qui venait de prendre place à la table.

— Oui, pis j'ai faim !

— Ça me surprend pas pantoute, c'est comme ça tous les matins.

Germaine lui servit un gros plat de gruau bien chaud. Après y avoir ajouté une quantité suffisante de lait et l'avoir recouvert d'une bonne couche de cassonade, Lionel commença à manger.

— Tu sais qu'on est déjà rendus en mai, pis qu'on a encore nos châssis doubles, fit Germaine. Après la *job*, j'aimerais ben que tu m'enlèves ça, pis que t'installes les passes avant les chaleurs, dit-elle à Lionel.

— Ouais, pis j'en profiterai pour les peinturer avant de les serrer dans' cave, ajouta son père.

— Ben là, ça va dépendre à quelle heure je vais finir. Le vendredi, j'ai souvent une couple de clients qui viennent faire laver leur char pour la fin de semaine, pis avec le beau temps qu'on a aujourd'hui, ça va ben arriver. Mais si je les enlève pas à soir, je le ferai demain après-midi. J'serai en congé, promis.

Sachant que son frère Armand n'était pas plus vaillant qu'il le fallait, il tint à préciser qu'il aimerait bien que ce dernier lui donne un coup de main, parce que l'automne précédent, il avait prétendu avoir une bonne grippe, et Lionel avait dû se taper tout le travail seul.

— Ouais, je vais en parler à Françoise, elle va ben passer faire un tour dans' journée, répondit Germaine.

— Le père Bernier te paie-tu quand tu finis plus tard de même ? demanda Germaine.

— Ben non, mais il me laisse un peu plus de temps pour dîner.

— Coudonc, Lionel, l'as-tu demandée, ton augmentation? J'pense que tu la mériterais ben, dit son père.

— Non, j'ai pas encore trouvé le moment d'y demander.

— Je l'trouve pas mal serré, ton *boss*, dit Germaine.

Lionel, qui n'aimait pas que l'on se mêle de ses affaires, répondit :

— Ah, laissez-moi donc faire avec ça! Dans le temps comme dans le temps. Bon ben, yé temps de partir.

Il se leva, enfila son petit manteau de printemps et se dirigea vers la porte.

— Oublie pas ta boîte à lunch, lui dit Germaine. Elle est sur le comptoir.

— Oui, oui, je l'ai vue. Merci, Germaine.

Lionel prit sa boîte à lunch, petit contenant en tôle noire dont le dessus était arrondi, préparée par Germaine comme tous les matins et dans laquelle il trouvait normalement deux sandwiches au jambon, un œuf à la coque et quelques biscuits variés qu'elle achetait en vrac dans une petite biscuiterie de la 10^e Rue. Pour compléter son repas, il aimait bien s'acheter un Coca-Cola dans la machine à boisson gazeuse du garage.

Il sortit de la maison, descendit les marches et traversa en quelques secondes le petit sentier qui le séparait du trottoir de la 9^e Rue, qu'il emprunta en direction du chemin de la Canardière. Il faisait un temps radieux : le ciel bleu sans nuage et le soleil déjà chaud pour cette heure aussi matinale fournirent à Lionel un plein d'énergie.

Sur son chemin, il croisa et salua Fernand, le laitier de la Laiterie Laval, qui faisait son porte-à-porte pour livrer ses pintes de lait et

ramasser les bouteilles vides, contenant souvent les sous de la commande.

Au coin de la 9^e Rue et de la Canardière, il rencontra Clément, un ami d'enfance, qui se rendait lui aussi à son travail.

— Eh, salut Lionel!

— Salut Clément! Y fait beau en maudit, ça me dit pas ben ben de rentrer au garage.

— Non, moi non plus, j'ai pas tellement le goût de rentrer à la quincaillerie, mais c'est samedi demain, pis c'est congé.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller au théâtre Lairer? Y paraît qu'y passent un bon film. C'est *Le Titanic*, le bateau qui a coulé au large de Terre-Neuve en 1912. Moi, j'y vas avec Simone, ma nouvelle blonde. Claire, sa sœur, aimerait venir, mais elle est toute seule. Tu pourrais peut-être l'accompagner?

— Écoute, chus pressé. J'vas y penser, pis passe me voir à maison demain. Je verrai ça.

Quelques minutes suffirent à Lionel pour se rendre au garage et arriver bien avant huit heures. En entrant, il vit que son patron, Jos Bernier, était déjà arrivé, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Ce dernier était installé au comptoir, en train d'additionner des factures.

— Salut patron!

— Salut le jeune! J'te dis que c'est le temps que l'ouvrage reprenne, avec la belle température, parce que là, je mange de l'argent, maudit! Si ça continue comme ça, je vas mettre la clef dans' porte.

— Ben là, j’suis surpris, patron. Il me semble qu’on a de l’ouvrage tout le temps. On peut pas dire que j’arrête ben ben.

— On a de l’ouvrage en masse, t’as raison, rétorqua Jos Bernier, mais j’ai des dépenses en masse aussi. Les salaires, les taxes, le chauffage, ça arrête pas, bonyeu! En tout cas, aujourd’hui, tu vas me faire un bon ménage, ça va faire du bien. Commence par laver le *parking*, pis après, tu feras les vitres pis les planchers en dedans. Ah oui, pis laisse la grande porte ouverte, ça va aérer. Moé, j’ai une *job de brake* pis un *tune-up*, pis je vas m’en occuper moi-même.

Lionel rangea sa boîte à lunch, enfila sa grande chienne de travail, et se dit intérieurement que le père Bernier avait quasiment lu dans ses pensées, et qu’il se reprendrait pour sa demande d’augmentation.

* * *

Colette descendit de l’autobus au carré Jacques-Cartier. Il faisait très beau, ça sentait l’été, et comme elle était bien en avance sur son horaire, elle ne se sentait pas pressée. En même temps, toutefois, elle était anxieuse d’arriver au magasin, car elle allait rencontrer André, le garçon d’ascenseur, qu’elle trouvait vraiment de son goût.

André, de grande taille, était très séduisant, avec ses cheveux blonds et son sourire toujours accroché à ses lèvres, et Colette le trouvait très sympathique.

La jeune femme entra dans le magasin par la petite porte réservée aux employés et prit l’escalier qui menait au sous-sol, là où se trouvaient les casiers pour les employés. Après avoir enlevé le cadenas et ouvert la porte du petit casier métallique, elle y laissa son sac à lunch et sa sacoche. Puis, elle retourna au rez-de-chaussée, se rendit au deuxième ascenseur, celui-là même qui était actionné

par André, pressa le petit bouton et attendit fébrilement que la porte s'ouvre pour qu'enfin, celui-ci lui apparaisse, après qu'elle eut passé une longue fin de semaine sans le voir.

La porte s'ouvrit, et comme prévu, André était à son poste, avec son beau costume de garçon d'ascenseur. Il lui dit :

— Ah ben, si c'est pas la belle Colette à matin ! La journée commence bien, tu es ma première passagère.

— Bonjour, André, on est là de bonne heure ce matin tous les deux, répondit-elle.

Puis, avant qu'elle descende de l'ascenseur, il lui lança :

— Qu'est-ce que tu dirais qu'on aille luncher ensemble ce midi ?

— Ben j'dirais pas non, André. Je serai devant le magasin sur la rue Saint-Joseph à midi.

— J'y serai aussi, inquiète-toi pas.

Colette descendit de l'ascenseur et, le cœur joyeux, se rendit à son rayon de travail en se félicitant d'être arrivée si tôt, car si l'ascenseur avait été bondé, André n'aurait pas pu lui faire cette offre.

* * *

L'avant-midi parut extrêmement long à la jeune femme, et à midi, sans tarder, elle descendit au sous-sol récupérer son lunch, avant de se rendre à l'endroit convenu, où André se trouvait déjà à l'attendre.

Avec son grand sourire habituel, André lui demanda.

— Qu'est-ce que tu dirais qu'on aille s'installer au carré Jacques-Cartier pour luncher ?

— Bien d'accord ! On va profiter de la belle température, répondit Colette.

Bien qu'il existât une petite gêne entre eux, pour une première rencontre, la conversation allait bon train. André lui apprit qu'il avait été élevé sur une ferme à Château-Richer, mais qu'il avait préféré ensuite venir en ville, car il avait énormément de difficulté à travailler avec son père, qui était très sévère et trop autoritaire pour lui. Il avait donc quitté la ferme il y a près de deux ans, ce qui avait énormément chagriné sa mère et choqué son paternel, qui avait dû engager un aide-fermier pour le remplacer.

— T'as pas de frère pour prendre la relève ? demanda Colette.

— Non, j'ai juste deux sœurs plus jeunes que moi.

La conversation alla bon train, le temps passa à toute vitesse et les deux tourtereaux terminèrent leur repas en ayant déjà l'impression de se connaître. Lors de leur retour vers le travail, André proposa à Colette qu'ils se revoient le dimanche après-midi. Sentant que leur relation venait de faire un bond de géant, Colette accepta l'offre avec une joie non dissimulée.